

Jean-Pierre Briant

Henry Miller

ou

Le désir philosophe



« J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne, j'ignore ce que peuvent être des problèmes purement intellectuels »

Nietzsche – (« La volonté de puissance »
T. II § 312. Gallimard)

« Est-ce que l'idée du vrai et du faux est plus importante que la vie même ? Ou bien est ce que les idées naissent de la vie ? »

H. Miller (S. S p. 152)

« Le style chez un grand écrivain, c'est toujours aussi un style de vie, non pas quelque chose de personnel mais l'invention d'une possibilité de vie »

G. Deleuze (Pourparlers p. 138.)

Abréviations

Les textes de Miller sont cités sous les abréviations suivantes :

A	Aquarelles (arléa)
A. O	Art et outrage (Ch Bourgois)
A. R. N. Y.	Aller retour New york (Buchet/Chastel)
B. S.	Big Sur et les oranges de Jerome Bosch (le livre de poche : LP)
C. C.	Le Cauchemar climatisé (Gallimard)
C. M.	Le Colosse de Maroussi (LP)
D. G.	Dimanche après la guerre (Stock- Chêne)
D. P.	Un Diable au paradis (L. P)
H.	Hamlet (Buchet Chastel)
J. T. C	Jours tranquilles à Clichy (10. 18)
L. A	Le livre des amis (Stock-Chêne)
L. M. V.	Les livres de ma vie (Gallimard)
M. V. A.	Mon vélo et autres amis (10. 18)

M. P.	Max et les Phagocytes (Stock-Chêne)
M. S	Le Monde du sexe (L. P)
N	Nexus (L. P)
N2	Nexus 2 (Autrement-litteratures)
O. M	L'oiseau Mouche (Ch Bourgois)
O. Q. V	L'œil qui voyage (Folio) (Hachette 1982) P Plexus (L. P)
P. N	Printemps noir (Folio)
S	Sexus (L. P)
S. S	Souvenir Souvenirs (Gallimard)
S. P. E	Le sourire au pied de l'échelle (Buchet Chastel)
T. Can	Tropique du Cancer (Folio)
T. Cap	Tropique du Capricorne (L. P)
T. A	Le temps des assassins (10. 18)
T	Transit (Stock)
M. D. H. L.	Le monde de D. H Lawrence (Buchet Chastel)
V. 80	Virage à 80 (L. P)

Entretiens :

M. V. M	Ma Vie et moi (Stock ; Bartillat)
E. P	Entretiens de Paris (Stock)
F. B	Flash Back (Chêne Stock)
U. E	Ultimes Entretiens (Belfond)
H. M	Henry Miller par lui-même (R Snyder) Stanké

Correspondance :

L. E	Lettres à Emile (Ch Bourgois)
L. A. N	Lettres à Anaïs Nin (Ch Bourgois)
C. P	A. Nin – H. Miller Correspondance Passionnée (Stock)
L. D. H. M. C.	L. Durell H. Miller Correspondance (Buchet Chastel)
L. A. B. V	Lettres d'Amour à Brenda Vénus (Presse de la Renaissance)

Biographie

M. A. H. M.	Alfred Perlès : « Mon ami Henry Miller » (10-18)
B.C.-H.M.	B.Cendrars-H.Miller. Corespondance. (Denoel)

Introduction

Le philosophe de la non philosophie

« La philosophie serait notre compagne à jamais, de jour, de nuit, fût-ce en perdant son nom, devenant littérature »

Maurice Blanchot (1)

La vie, l'œuvre d'Henry Miller est le récit d'une recherche philosophique. L'objet de celle-ci part du problème suivant : dans quels rapports sont l'art et la vie ? La recherche se problématise alors ainsi : la vie doit-elle se soumettre à l'art ?, n'est ce pas au contraire avec la vie qu'on parvient à l'art ?, ou plutôt, l'art n'est-il pas ce qui introduit à la vie ? Cette problématique qui ne réfère pas l'art à la vérité mais à la vie n'est pas proposée par la raison mais formulée par le désir à travers quatre grandes expérimentations. Dans cette recherche Henry Miller ne pouvait être qu'un grand vivant et un grand artiste. Si sa devise :

« toujours vif et joyeux » est bien l'expression même du désir vivant en l'homme, encore lui faut-il se donner les moyens de la vivre, c'est-à-dire se faire philosophe : expérimenter, conquérir du réel, se désillusionner, diagnostiquer, donner. En philosophie il y a des philosophies vitalistes, comme celle de Spinoza, Nietzsche, Bergson, Deleuze ; pourquoi n'y aurait-il pas en littérature des œuvres vitalistes ? Celle de Miller en est une des plus explicites. Par là elle se soustrait des clichés (misogynie, phallocratie, narcissisme) qui ont tenté de la disqualifier pour occulter son diagnostic sur l'état de santé de la culture occidentale. On ne se demandera pas qu'est-ce que le désir ? mais dans quelles manières de vivre il exprime sa puissance et dans lesquelles il en est dépossédé, comme si c'était suivant son degré de puissance que s'agençaient pour lui les rapports entre l'art et la vie.

Cependant, comment capter cette puissance autrement qu'en ouvrant au désir un accès au langage ? L'écriture chez Miller est ce moyen d'inventer la langue dans laquelle le désir s'exprimera. Sa « vie autobiographique »¹ en fait un philosophe de la non philosophie², d'une pensée non représentative qui se met à l'école de la vie pour en recueillir les leçons selon les affects et les percepts éprouvés dans les affections et

¹ M. Blanchot Textes pour E. Levinas (J. M. Place ed). LD-HM. C. 381

² EP 57 et FB 150. Cette expression renverrait selon A. Perlès à la pensée chinoise : M. A. H. M 187

les perceptions mais sans aller jusqu'au concept. Des biographes ont tenté de reconstruire les faits de sa vie soit de manière objective, M. Dearborn... ou subjective, A. Perlès, B. Commengé. Au contraire tout au long de son œuvre de philosophe de la philosophie, Gilles Deleuze fait référence à Miller pour montrer une correspondance entre ses propres concepts et les affects, les percepts dégagés par Miller. Ce livre n'est donc ni une biographie, ni une analyse conceptuelle mais se situe entre les deux au plus près de la vie d'un désir qui fait naître les idées de la vie elle-même ; au niveau de ce que Deleuze appelle *anecdote* quand celle-ci est tout aussi bien : « aphorismes de la pensée et aphorismes vitaux »³, anecdote de la vie et en même temps anecdote de la pensée : anecdote d'un désir conquérant sa puissance singulière.

Miller qui n'appréciait pas les biographies écrites de sa vie, qui se méfiait tant de l'intellect ne peut masquer une certaine joie quand A. Nin lui fait part de la formule employée par un de ses lecteurs : vous avez « redisposé ses molécules, »⁴. Ce que F. Guattari qui écrivait : « seul le désir peut lire le désir »⁵

³ G. Deleuze, Logique du sens p. 152-158. Sur le sens du concept chez Deleuze cf « Qu'est-ce que la philosophie ? » On relira aussi son explication du lien entre la notion de « situation » et les concepts sartriens : « Deleuze épars » Herman éditeur, p. 38-9.

⁴ H. M par lui-même 195.

⁵ F. Guattari, « Lignes de fuite », Ed. de l'aube p. 62, 106-107, 136-137.

rapporterait à « une révolution moléculaire »⁶. Les pages de Miller apportent contenu aux concepts du penseur qui semblent tailler pour elles. Ainsi ces deux passages de « Lignes de fuite » : « Le désir libre de construire ses connexions et non le désir encerclé, prisonnier des dogmes familiaux et psychanalytiques, échappe à cette logique infernale des investissements de pouvoir... connexions ou agencements collectifs de désir qui constituent la réalité même du tissu social... où tout ce qui reste de vivant dans le socius se réfugie ». L'œuvre de Miller devient ainsi : « une micropolitique de désir... faisant travailler les signes à même les choses, les corps, et les flux de toute nature... »

Exprimant le vécu de son apprentissage de la vie selon la vie elle-même, Miller donne à partager les grandes expérimentations du désir pour faire naître une idée vivante de l'art selon laquelle vivre. La première et longue expérimentation couvre toute sa première période américaine : du désir-enfant à la quarantaine. Ce sera celle vécue comme une crucifixion, une dépossession de la vitalité du désir-enfant par les nécessités extérieures, familiales, affectives, sociales, économiques. S'il tente de leur résister en s'ordonnant à un idéal : devenir écrivain, le désir assiégé, diminué, n'est capable que d'une représentation illusoire de l'art, pensé comme institution culturelle qu'il faut intégrer

⁶ « La révolution moléculaire », Ed. recherches.

pour devenir un auteur, mais pas... un artiste. En conséquence il écrit ou des livres ratés ou seulement dans sa tête... L'expérimentation-résurrection s'ouvre lorsqu' éprouvant la misère dans les rues de Paris, le désir vivre-écrire s'affirme en lui d'exprimer la vie elle-même. L'art procédant de la vie à travers lui, le désir artiste écrit alors ses premiers grands livres et le désir-philosophe recueille les « idées nées de la vie ». L'approbation par la vie même de cette conception de l'art est vécue en Grèce dans une expérimentation-illumination par le désir devenu un « voyant ». Il faut alors au désir vivre pleinement la vie née de la vision du rôle de l'art, parmi les hommes durant la seconde période américaine. Ce sera l'expérimentation de la sérénité au cours de laquelle le désir-artiste peint une image vivante de la vie, écrit ses derniers grands livres et le désir-philosophe livre son diagnostic sur l'état de santé de la culture américaine : du oui à la vie surgit le non aux forces de mort. Il ne s'agit donc pas d'être fidèle aux faits vécus dans l'existence humaine sous peine de mensonge, mais de rejoindre dans la vie même ce vécu, de mettre en forme ce souffle vital qui fait de Miller non pas seulement un sujet humain mais un personnage de la vie. Dans une création artistique ce n'est pas la réalité visible de l'existence humaine qui est visée, mais le réel invisible de la vie du monde vivant. La formule de Nietzsche : « L'art, le grand stimulant de la vie » appliquée à l'œuvre-vie-Miller la qualifie bien comme « une ivresse de vie. » Miller nietzschéen donc

au sens où Nietzsche disait que c'est dans l'homme qu'il faut libérer la vie puisque l'homme est une manière de l'emprisonner. Tout aussi nietzschéen est R. Filliou, artiste Fluxus, qui écrit : « L'art est ce qui rend la vie plus belle que l'art ». Cette sublime formule traduit ce que le désir à travers Miller a réalisé.

1. Le désir enfant

« Intense joie intérieure qui m'était naturelle (...) j'étais heureux avec moi-même et en moi-même (...) les gens heureux n'ont pas besoin de bonheur »⁷. Cette joie est expression d'un oui à la vie, un oui premier et entier. La joie est manière vivante de vivre et cette manière vivante de vivre, c'est le désir. Désirer, c'est « entrer dans le plein de la vie (...) maintenir un courant vivant, c'est cela la santé. »⁸. Proclamation bien nietzschéenne de la part du désir-Miller. D'emblée, il est dit que le désir n'est pas manque, qu'il n'est pas ce qu'il faut soumettre sous un pouvoir pour ensuite vivre, puisque c'est lui qui exprime la puissance de la vie. Comment vit celui qui vit le désir qu'il est et qu'il devient ? La vie-œuvre-Miller : « ma vie autobiographique »⁹ – s'élabore au plus près de

⁷ A. O, p. 94-98 et S p. 43.

⁸ E P, p. 70, 90.

⁹ L. D. H. M. C, p. 381.

« l'expérience nue et originaire du désir »¹⁰. Le désir est l'agent de l'art suprême de vivre, car « au cours de ce bref passage ici bas, on peut espérer apprendre à vivre et c'est tout – mais il n'y a pas d'instructeur. A chacun de découvrir par soi-même... de trouver la voie et de se confondre avec elle »¹¹. Espérer apprendre, découvrir par soi-même, se confondre avec la vie se disent en un terme : désirer. Tel est le programme du désir philosophe, celui qui est, selon la vie en lui, son propre instructeur.

I. La puissance nue et originaire du désir

1. L'éducation vivante

« Commençons par le commencement. Mettez votre chapeau et sortez dans la rue »¹². L'autobiographie du désir Miller commence avec le personnage « petit Henry » : « Moi petit garçon, sortant jouer dans la rue, sans attention ni but précis, sans être spécialement à la recherche d'un compagnon de jeu, juste divinement heureux de sortir pour aller à la rencontre de tout ce qui pourrait bien se trouver sur mon chemin. »¹³. Se donne là tout ce à quoi on reconnaît le désir : tourné vers le dehors, vers un réel, sans représentation, sans manque, seulement simple

¹⁰ D. Rabouin : Le désir p. 40. Miller évoque « la source pure du désir » : S. S 242.

¹¹ V. 80, p. 90.

¹² S. S, p. 158. « éducation vivante » : LMV 93.

¹³ A. O, p. 99 et UE p. 23.

affirmation d'un trop plein. La cuillère d'argent dans la bouche à la naissance qu'il est bien décidé à garder c'est cette puissance nue et originaire du désir qui se nomme aussi dans la devise « toujours vif et joyeux » ; devise qui est signe à la fois de son devoir-être et symbole de sa singularité. L'enfant rayonnant, « idolâtré » pour ses dons de mémoire, de parleur, de pianiste, de lecteur peut s'aventurer dans ce quartier de Brooklyn, sans aucune restriction d'horaire, faisant de la rue son royaume, son terrain de jeu et de son quartier le paradis qu'il est. L'apprentissage de la vie commence par l'apprentissage du langage que parlent les rues. « Ma véritable éducation a commencé dans la rue, sur des terrains vagues »¹⁴. C'est la vie brute dans ses sons, ses couleurs, ses odeurs, que les rues, devenues ses pédagogues, lui apprennent et le désir-enfant est capacité d'émerveillement, ce qui est signe de la vie en lui. Le désir cartographie alors son quartier suivant les affects et percepts qui s'y distribuent¹⁵. La rue sera le lieu de tous les surgissements de réels, de tous les miracles, de toutes les rencontres. Si le quartier est qualifié de paradis, c'est selon cette précision : « La différence entre le paradis du ventre maternel et cet autre paradis : l'amitié ; c'est que dans la matrice, on est aveugle. Un ami, lui, vous fournit un millier d'yeux. A travers ses amis, on voit un nombre incalculable d'existences. On

¹⁴ L. M. V, p. 46 et B. Commengé in l'ARC : « Miller » p. 83-88.

¹⁵ L. A, p. 43 ; T. Cap p. 183-184 ; 256-257.

perçoit d'autres dimensions. On vit la tête à l'envers et le cœur en fête »¹⁶. Du coup, ce n'est pas naître dans un monde déjà tout fait, tout organisé, objectivé, c'est naître en inventant, suivant les affects et les percepts son monde. La puissance désirante invente son monde comme toile de fond pour une vie singulière, la sienne : le désir n'est pas manque d'objet, il le crée bien lui-même.

L'intersubjectivité est première et le social est bien le plan même du désir. Le désir n'est donc pas une des facultés à discipliner et à mettre au service d'un sujet, il est ce qui circule, se distribue d'un vivant à l'autre, relançant la vie en chacun. « L'éducation vivante » ou l'éducation par la vie elle-même. La subjectivité comme simple relai dans l'intersubjectivité. « Je me fis vite des amis, un don chez moi... quelque chose en moi, même dans mon enfance, suscitait l'admiration et l'attachement des autres garçons de mon âge »¹⁷. Sensibles à l'aura, à la singularité de chacune d'entre elles les puissances désirantes entrent dans des compositions aussi innocentes que puissantes : « Nous scellâmes sur le champ, un pacte d'amitié : il a duré jusqu'à la mort »¹⁸. Ce « sur le champ » traduit bien le caractère de surgissement brusque, de miracle, qui est le signe d'apparition d'un réel, partenaire du

¹⁶ L. A, p. 41.

¹⁷ L. A, P. 47-75. T. Can p. 256.

¹⁸ L. A, p. 128.

désir. La vie du désir c'est le vécu de la relation pour la relation elle-même dans la joie d'être ensemble, qui ne creuse pas un manque après la séparation. Au plus près de sa puissance à être, le désir dans le personnage de l'enfant se révèle présence entière à ce qu'il fait, capacité d'émerveillement, récepteur et émetteur d'affect de la manière la moins psychologique possible, qui « pénètre alors au plus profond de nous »¹⁹ tissant par là une mémoire vivante et non une mémoire de souvenirs psychologiques relatifs à des présents. Dans telle rencontre, c'est le réel même de la sainteté qui surgit, dans telle autre, celui de la sagesse, celui de l'amitié elle-même, celui du gentleman si ce n'est pas « la pure froide méchanceté » ou l'incarnation même de l'artiste en la personne d'E. Schnellock²⁰. Ce qui se joue dans ces rencontres est bien essentiel dans une vie puisqu'il en va de la capacité à admirer. L'admiration c'est l'attitude du désir ouvert sur l'autre, sur toute autre créature vivante, dans son altérité même et qui reçoit ce qui accroît sa propre puissance à vivre : la capacité à admirer ou le symptôme de la vitalité de la puissance à vivre. Le désir admire ou ignore, la volonté idolâtre ou méprise. L'admiration suscite l'acte, la création ; l'idolâtrie elle, suscite la passivité et l'action pour tenter de la combler. Au coin de telle rue, sur tel

¹⁹ T. Cap, p. 173 ; 179-180.

²⁰ C. f. T. Cap, p. 169 ; 180, P. N p. 16, L. A p. 31-47, B. S p. 164.

terrain vague, là « la formation spirituelle »²¹ voyait ses conditions de possibilité remplies : la rencontre avec des héros dans des mondes merveilleux assurée par la lecture, l'amour des livres. Héros pour avoir incarné le courage, l'invention : « les vrais éducateurs ce sont les hommes qui plongent dans le vivant plasma de l'histoire, de la légende, du mythe »²². Nombre de sujets de réflexion y sont aussi débattus : de Dieu aux sociétés primitives, de l'astronomie à l'Etat, des pays lointains aux animaux, tous étaient issus et renvoyés à la perception du monde comme univers de merveilles et de mystères²³. Cependant, cette éducation vivante s'actualise pleinement à travers la personne d'un pédagogue authentique, celui en qui le désir est encore expression de sa vitalité et ordonné au développement de la puissance désirante chez les autres. Ce pédagogue c'est le personnage de Louis, pédagogue de la vie, puisqu'il « oriente sur le chemin de la vie, sans être indiscret, pompeux ou sentencieux »²⁴. Libéré de toute identité, familiale, sociale, culturelle, Louis dirige la discussion d'une baguette « invisible », lance une ou deux « paroles sibyllines » qui ne relèvent ni du vrai, ni du faux mais qui recèlent une puissance qui provoque, relance la

²¹ L. M. V, p. 88-89.

²² L. M. V, p. 46 ; 91 et 100.

²³ T. Cap, p. 173-174. Ce vécu terrain vague peut être un contenu au concept de Deleuze-Guattari : « agencement collectif d'énonciation ».

²⁴ L. A, p. 164.